Acta fabula
Revue des parutions
vol. 22, n° 8, Octobre 2021
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.13879

La traduction comme usage du vécu partagé & exercice identitaire : créer, recréer & sentir

Translation as a use of shared experience and an exercise in identity: creating, recreating and feeling

Anamaria Lupan

Céline Barral, Inès Cazalas et Catherine Coquio (dir.), *La tâche poétique du traducteur*, Paris : Hermann, coll. « Cahier Textuel », 2020, 336 p., EAN :979103703980.

Pour citer cet article

Anamaria Lupan, « La traduction comme usage du vécu partagé & exercice identitaire : créer, recréer & sentir », Acta fabula, vol. 22, n° 8, Notes de lecture, Octobre 2021, URL : https://www.fabula.org/revue/document13879.php, article mis en ligne le 25 Septembre 2021, consulté le 12 Octobre 2024, DOI : 10.58282/acta.13879

Ce document a été généré automatiquement le 12 Octobre 2024

Anamaria Lupan, « La traduction comme usage du vécu partagé & exercice identitaire : créer, recréer & sentir »

Résumé - Le volume collectif *La tâche poétique du traducteur*, né d'un colloque qui a eu lieu les 20 et 21 mars 2017 à l'hôtel de Lauzun et à l'université Paris Diderot-Paris 7 nous invite à une radiographie du « vouloir-dire » qui anime chaque langage et qui mobilise, par conséquent, les traducteurs. Cette interrogation s'articule en quatre parties (« Poète traducteur » ? ; « Confrontations, respirations » ; « Itinéraires, expériences » et « Transmissions, utopies ») et comprend dix-huit articles. Inspiré de l'œuvre de Walter Benjamin, comme le mentionne l'introduction, le titre de cet ouvrage exprime de manière condensée la problématique du colloque, problématique à laquelle les articles essaient d'apporter des réponses : quelle est la place de la traduction dans notre époque si mouvementée et comment peut-on se rapporter à cette démarche qui dépasse dans la plupart des cas les frontières langagières ? Ou, autrement dit, où commence et où finit la traduction ?

Anamaria Lupan, « Translation as a use of shared experience and an exercise in identity: creating, recreating and feeling »

Summary - The collective volume *La tâche poétique du traducteur*, born of a colloquium held on 20 and 21 March 2017 at the Hôtel de Lauzun and the University of Paris Diderot-Paris 7 invites us to an x-ray of the "will-to-say" that animates every language and that mobilizes, consequently, translators. This questioning is articulated in four parts ("Poet translator"; "Confrontations, breathing"; "Itineraries, experiences" and "Transmissions, utopias") and includes eighteen articles. Inspired by the work of Walter Benjamin, as mentioned in the introduction, the title of this book expresses in a condensed way the problematic of the colloquium, a problematic to which the articles try to bring answers: what is the place of translation in our so eventful time and how can we relate to this process which in most cases goes beyond the language borders? Or, in other words, where does translation begin and end?

Ce document a été généré automatiquement le 12 Octobre 2024

La traduction comme usage du vécu partagé & exercice identitaire : créer, recréer & sentir

Translation as a use of shared experience and an exercise in identity: creating, recreating and feeling

Anamaria Lupan

Quelles langues pour notre siècle, une période de la diversité et de la communication[1] ? Le volume collectif *La tâche poétique du traducteur*, né d'un colloque qui a eu lieu les 20 et 21 mars 2017 à l'hôtel de Lauzun et à l'université Paris Diderot-Paris 7 nous invite à une radiographie du « vouloir-dire » qui anime chaque langage et qui mobilise, par conséquent, les traducteurs. Cette interrogation s'articule en quatre parties (« Poète traducteur » ? ; « Confrontations, respirations » ; « Itinéraires, expériences » et « Transmissions, utopies ») et comprend dix-huit articles. Inspiré de l'œuvre de Walter Benjamin, comme le mentionne l'introduction, le titre de cet ouvrage exprime de manière condensée la problématique du colloque, problématique à laquelle les articles essaient d'apporter des réponses : quelle est la place de la traduction dans notre époque si mouvementée et comment peut-on se rapporter à cette démarche qui dépasse dans la plupart des cas les frontières langagières ? Ou, autrement dit, où commence et où finit la traduction ?

L'originalité de l'ouvrage réside dans la diversité des perspectives envisagées (on cite l'approche politique, l'approche littéraire et celle de la théorie de la traduction) afin de mettre en relief les différents aspects à prendre en considération quand on traite d'une question aussi épineuse que la traduction. Défi lancé aux définitions stables et universellement valables, le volume semble écrit sous le signe de la différence ; on peut y lire le respect de l'individualité et la quête de l'altérité. En effet, l'introduction nous lance dans un espace de la polyphonie puisqu'elle est intitulée « Introduction à trois voix ». La traduction devient, dès lors, une manière d'habiter le monde, une opération à valeurs identitaires et formatives qui vise la mise en place d'un réseau en dehors de tout rapport de subordination ou de hiérarchie.

[1] Cf. Wolton Dominique, « La communication, un enjeu scientifique et politique majeur du XXIe siècle », *L'Année sociologique*, 2001/2 (Vol. 51), p. 309-326. DOI : 10.3917/anso.012.0309. URL : https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2001-2-page-309.htm (consulté le 17 juillet 2021).

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Qu'est-ce qu'un traducteur ?

La première partie, « Poète traducteur » ?, est composée de cinq articles[2]. Si on voulait chercher un dénominateur commun aux textes de cette section, on pourrait dire que ceux-ci traitent du profil du traducteur ou plutôt de ses compétences et de son statut dans le monde littéraire. Delphine Chartier, professeur d'université et traductrice, avait déjà signalé que « [l]e traducteur n'est pas un opérateur neutre, mais un individu, avec à la fois son histoire linguistique et culturelle, sa compétence linguistique et sa propre conception de la traduction[3] ».

André Markowicz affine cette idée dans son texte où il essaie de répondre à la question « qu'est-ce qu'un traducteur ? » tout en partant de son expérience. Il relate les réactions des éditeurs au moment où il a soumis son œuvre *Ombres de Chine* ; leurs réponses sont symptomatiques des idées reçues de la société sur l'identité d'un traducteur ; selon celle-ci, le traducteur est un intermédiaire et occupe une position ancillaire par rapport au texte « originel ». À ce sujet, A. Markowicz n'hésite pas à nous rappeler qu'« alors que le romancier ou le poète propose un manuscrit, le traducteur, lui, accepte une commande » (p. 120). Si l'écrivain est actif, le traducteur est condamné à la passivité ; ce dernier n'a pas de voix mais il suit la courbe mélodique du livre à traduire. En outre, une autre manifestation de ce rapport de subordination de la traduction à ce qu'on appelle « l'original » apparaît si l'on se penche sur les compétences jugées nécessaires du traducteur ; on considère que celui-ci doit connaître la langue du texte à traduire tandis qu'A. Markowicz, lui, ne connaissait pas le chinois. Toutefois, selon l'écrivain tchèque, « le traducteur littéraire, s'il fait un travail de littérature, ne traduit pas d'une langue. Il traduit une langue spécifique, — celle de l'auteur qu'il traduit » (p. 201). La langue d'un auteur recrée la langue d'un peuple ; il y a, par moments, des recoupements entre les deux, mais pour bien comprendre un auteur il faut être capable d'apprendre sa manière de lire le monde.

D'ailleurs, le rapport entre le traducteur et l'ouvrage traduit est repris par l'article de Martin Rueff ; celui-ci présente trois études de cas afin d'illustrer l'idée que la traduction forge dans une certaine mesure les écrivains. Il s'arrête sur trois grands auteurs français, Baudelaire, Mallarmé et Artaud, qui ont renouvelé leur expression poétique par le biais des exercices de traduction : « c'est en traduisant Poe que Baudelaire aura inventé son poème en prose, souple et heurté, précis et rêveur,

[2] « Les poètes traducteurs et la commotion de la langue étrangère. Trois études de cas (Baudelaire, Mallarmé, Artaud) » par Martin Rueff, « À partir d'Armand Robin » par Françoise Morvan, « Poésie et traduction : quelques situations » par Claude Mouchard, « *Quod licet bovi…* » par André Markowicz et « Chiens et mendiants. Écrire à travers la traduction, Al-Maari et Homère » par Golan Haji.

[3] Delphine Chartier, *Traduction : histoire, théories, pratiques*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2012,

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

tendu et ondoyant » (p. 56) ; et plus loin, on apprend que « [c]omme Baudelaire, Mallarmé invente sa prose en traduisant et sa prose est prose de traducteur, sinon de traduction » (p. 66). Si la découverte et la traduction de Poe provoquent des changements dans les discours poétiques de Baudelaire et de Mallarmé, la rencontre littéraire entre Artaud et Lewis Carroll mène à un questionnement identitaire, car traduire signifie pour l'écrivain français « se déprendre » et « se perdre » (p. 72).

Traduction & politique

Le jeu identitaire de la traduction se prolonge dans la deuxième partie de l'ouvrage[4] et dans la troisième[5].

Cependant, l'identité y est déformée parce qu'elle est créée dans le laboratoire politique. Georges-Arthur Goldschmidt et Olivier Mannoni questionnent le totalitarisme du point de vue de la langue allemande. Selon eux, la manière biaisée, faussée, des Allemands de se rapporter à leur langue a mené à la catastrophe du xxe siècle ; la transparence de l'allemand offre l'illusion d'une langue pure, érigée en norme : « [l]es ravages que l'Allemagne hitlérienne imposa à l'Europe et le crime absolu et indépassable que constitua la Shoah ne s'expliquent peut-être pas sans recourir à cette obsession d'"originarité" et de pureté » (p. 162). Il arrive toutefois que, comme le montre O. Mannoni, « le langage nazi est lui-même une traduction. Ce n'est pas de l'allemand. C'est une autre chose. C'est un allemand utilisé pour recréer un autre langage, une autre réalité passant par le verbe » (p. 172). Par conséquent, on y a affaire aux violences imposées au langage allemand qui se voit subir les épreuves « du lit de Procuste » ; l'allemand est manipulé afin d'obtenir le langage nazi, « une langue qui est à la fois violente, emphatique, exaltée et incohérente » (p. 169). Si, par le biais de la traduction, le nazi devient langue première, langue « majeure » (selon Gilles Deleuze) le yiddish s'éteint faute de traduction ; d'où le signal d'urgence tiré par Carole Ksiazenicer-Matheron qui exprime la tâche imminente de la future génération, celle de : « faire preuve d'espoir et de transmettre cette langue, marquée par la tragédie historique, comme une langue à l'égal de toutes les autres, en résonance avec le monde actuel et les usages contemporains de la mémoire » (p. 201).

[4] « Traduire, une confrontation physique avec la langue d'en face » par Georges-Arthur Goldschmidt, « Traduction et totalitarisme » par Olivier Mannoni, « Respirer dans le corps de l'autre. Traduire *Rosa* de Thomas Harlan » par Marianne Dautrey.

[5] « Traduire du yiddish en français, entre spectralité et espoir » par Carole Ksiazenicer-Matheron, « Traduire de l'arménien occidental et du grec moderne vers le français. Quelle pertinence pour le lectorat (et accessoirement le traducteur) ? » par Hervé Georgelin, « Poétique du traduire » par Marie Vrinat-Nikolov, « Repérer et traduire une "forme-sens" » par Chantal Chen Andro, « Mia Couto, faire entendre l'inouï » par Elisabeth Monteiro Rodrigues. Suivi de la nouvelle « Les eaux du temps ».

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Si le traducteur ne crée pas une œuvre nouvelle, il participe à la survie de celle écrite par autrui ; de plus, grâce aux traductions, les idées dépassent les frontières du pays où elles sont nées. Hervé Georgelin assume, en tant que traducteur de l'arménien occidental et du grec moderne vers le français, cette responsabilité de « lutter contre l'oubli » qui constitue une des caractéristiques essentielles du travail du traducteur ; il considère son métier comme situé

> entre le collectif et le personnel, entre les règles de grammaire et le monde des affects. Les livres que je traduis de l'arménien mais aussi du grec sont de petites protestations contre l'oubli, l'ensevelissement, la réduction au silence des choses importantes de l'existence (p. 216-217).

Espace de l'entre-deux, la traduction met en branle les stabilités et ouvre la voie à la différence et au multiple.

Traduire – un jeu de distances

Entre éloignement et proximité, l'exercice de rendre un texte dans une autre langue que celle dans laquelle il a été rédigé dépasse la recherche des équivalences. Les études de la quatrième partie[6] se penchent sur les enjeux de la traduction. Lucie Campos nous rappelle le syntagme de Derek Walcott selon lequel la traduction représente une « langue qui n'appartient à personne » (p. 271) ; elle serait au croisement de la langue de l'écrivain et de celle du traducteur, sur le terrain de l'imagination. En effet, dans la troisième partie du volume, Marie Vrinat-Nikolov parle de la réflexion exigée par toute activité de traduction parce que « [t]raduire un texte littéraire, c'est exiger de l'œil non seulement qu'il voie le texte, mais aussi qu'il l'entende » (p. 222). Entendre signifie aller en profondeur, examiner les tréfonds d'une œuvre mais surtout reconnaître la sensibilité qui y habite et entrer en résonance avec l'esprit des lettres.

Au moment où l'on pense la traduction comme interprétation, comme le fait C. Coquio, on se rend compte

> que toute traduction est un miracle qui s'opère dans la lumière des langues et la matière des rêves ; mais tous les rêves suivent la bouche, comme tous les inspirés de Dieu écrivirent le bon texte. La traduction est un immense texte humain (p. 301).

[6] « Une langue qui n'appartient à personne » par Lucie Campos, « Promoting Translation through a Literary Center » par Daniel Medin, in *Conversation with Hanna Gressler* ; « Syrie, traduire l'expérience des autres » par Nathalie Bontemps, « Les langues, la lumière, le feu. À propos d'un "rêve" de Nurith Aviv » par Catherine Coquio, « Vers une échelle du traduire terrestre » par Camille de Toledo.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Transgresser les espaces et les époques nous plonge dans un univers où les lois de la physique ne s'appliquent plus, un espace du miracle situé au-delà du temps. En effet, pour Camille de Toledo, la traduction devient mode de vie : « Je n'ai jamais traduit, ou peut-être toujours. […] j'ai commencé, en fait, par me rappeler ce que j'entendais dans les forêts, autour du village où j'ai grandi. J'ai donc très tôt voulu aller plus loin que nos *langages humains*, nos petites étroitesses de mots » (p. 315). La traduction s'attache aux gestes, aux souvenirs, aux sentiments ; elle nous invite à mettre en doute les certitudes et les points d'origine.

***

La tâche poétique du traducteur est celle d'aller toujours vers l'inconnu afin de donner voix à des horizons nouveaux ; les études réunies dans ce volume ne proposent pas de recettes pour aboutir à la meilleure traduction mais nous invitent dans les laboratoires des traducteurs ; les lecteurs y ont accès aux expériences de divers traducteurs, à leurs peurs et à leurs interrogations. Les réflexions de ces artisans de la « langue de l'imagination » rendent visible la « tension entre les langues » (p. 25) et créent un espace où règne la fascination de la différence.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- Qu'est-ce qu'un traducteur ?
- Traduction & politique
- Traduire – un jeu de distances

AUTEUR

Anamaria Lupan
Voir ses autres contributions
anamarialupan@yahoo.com

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.